

L'étrange compagnon

*Du soir au matin,
Toujours flanqué aux basques du beau Martin
Qu'il est laid, et qu'il sent mauvais
Le monogrammiste IE
Chanson populaire*

Le bâton ferré accompagne le pas claudiquant qui frappe le pavé de la petite rue des Augustins. Une voix grommelle, en même temps qu'une main robuste pousse la lourde porte de la maison au Cygne. L'oiseau immaculé et pur peint sur la façade symbolise bien son actuel propriétaire, le vertueux, le fringant, le beau Martin. L'être lumineux qui, par contraste, transforme en un cygne noir le personnage qui vient de passer le seuil.

Dans la pénombre matinale d'un dimanche de mars 1488, il profite du calme de l'atelier en ce jour de repos. Prestement, il soulève le drap d'un blanc douteux qui recouvre la presse à imprimer. La Grande Dame, comme il la surnomme affectueusement, trône au centre de la pièce. Son bien, sa fortune, son enfant, sa précieuse compagne du quotidien, façonnée de ses mains, provoque en lui un élan de vénération. Ce silence inhabituel est propice au recueillement, puisqu'aujourd'hui enfin, l'absence des apprentis le dispense de leurs bavardages et de leurs chamailleries incessantes. Au fil des ans beaucoup sont arrivés puis repartis. Lui est resté.

Débarqué ici au même âge il y a près de vingt ans, il accompagnait l'enfant prodige de retour au pays. Magnifique et riant, ce dernier revenait de ses années de compagnonnage, suivi comme son ombre par cet adolescent efflanqué et ténébreux. Depuis lors, les ongles rongés, noirs de saletés et d'encre, le turban crasseux et la démarche hasardeuse, cette ombre ne l'avait pas quittée. Une fidélité qu'il lui payait de retour. Nul n'a jamais compris pourquoi l'enfant chéri de la ville, ce grand artiste, cette *pictorum gloria*, dont les œuvres étaient admirées aussi loin qu'on n'aurait su le dire, s'accommodait si bien de ce mutique et rebutant compagnon. Les commères ont jaser, bien sûr, soupçonnant quelque pacte infernal. Mais le temps l'a emporté, et aujourd'hui plus personne ne s'interroge guère sur la silhouette grise qui, chaque jour avant l'aube, quitte clopin-cloplant la mansarde qu'il occupe dans le couvent voisin des Dominicains, pour se diriger vers la demeure de maître Schongauer.

Les premières lueurs de l'aube percent timidement les cives. Lentement, avec précaution, il tire d'un recoin habilement dissimulé dans la maçonnerie deux morceaux de cuivre poli. Des mois d'effort et de labeur dans le secret de son cœur, pour inciser opiniâtrement dans le métal leurs portraits. Deux profils en buste, aussi

antagonistes que leurs modèles. Le premier, c'est lui-même. D'apparence brutale et mal dégrossie, il a les yeux perçants et mauvais, la bouche édentée, encastrée entre un nez crochu et un menton saillant. Le visage aux traits tirés, mal rasé, orné de verrues repoussantes, surmonte un cou bovin aux veines apparentes. Un morceau d'étoffe rêche est grossièrement enroulé autour de ses cheveux suintants. Le second, c'est le maître, l'ami, qui lui fait face. Dans sa rondeur orientale, il convoque à la fois, et la grâce, et l'éternelle jeunesse. La mise du modèle est raffinée, d'une beauté simple et élégante. Elle est rehaussée par l'anneau ouvragé à son oreille et par le savant turban drapé qui, semblable à une taie avec les floches à ses extrémités, traduit une vague idée de paresse et de facilité. C'est une excentricité d'artiste, le souvenir des séjours lointains. De cette coiffe émerge une tresse soignée et maintenue par une perle, de même qu'un passement aux signes sibyllins, qui poursuit sa courbe jusqu'au creux de l'épaule. La masse de ce drapé semble l'entraîner, paisible et indifférent, vers le dernier vestige d'une nature tant admirée : l'unique œillet d'un rameau desséché, tenu entre ses doigts effilés et délicats. Tel un écho grotesque, la main de son pendant est courte et calleuse. En lieu et place de l'attribut floral repose entre le pouce et l'index un vague morceau de charcuterie long et flasque, apanage ridicule et prosaïque. Dans ce face-à-face se condense toute l'altérité qui oppose ces deux êtres et qui, en même temps, les lie. Car si ces traits sont l'œuvre d'un graveur médiocre, au moins sont-ils les témoins d'une amitié sacrée.

Année après année, son comparse aux extraordinaires dispositions a tenté de lui enseigner ne serait-ce que les rudiments de son art. Une propension à façonner des figures aériennes, gracieuses et chastes. Il manie le burin comme une plume. Jamais il ne se heurte à la dureté du métal. Les copeaux de cuivre s'enroulent, graciles, à la fin de chaque ligne, et la plaque ondoie sur le coussin de cuir. À l'impression, le réseau de tailles est comme imperceptible, et l'on passe du noir abyssal au blanc immaculé sans même s'en apercevoir. Et surtout, le temps ne lui est pas compté. À peine commencée, la gravure se trouve déjà achevée. Mais tandis qu'il repoussait les limites de la virtuosité, pour son obscur alter ego, rien n'y fait. Tout dans ses lignes dures et sèches, ses courbes anguleuses et arides, dénonce un manque formel de talent. « Ami, pourquoi t'obstines-tu ? » Il le revoit à la même place, irradiant au centre de l'atelier, les pieds reposant négligemment sur un trépied, les bras croisés derrière la nuque. « Si Dieu t'a privé de cette capacité à entailler le métal – puisque c'est à moi qu'il l'a confiée –, il t'a en revanche octroyé un pouvoir que nul ne maîtrise mieux que toi. Créer ce noir chaud et velouté qui s'engluie aisément au cœur du cuivre, maîtriser l'intensité de ta paume sèche et rugueuse pour balayer l'encre d'un revers, régler cette machine imposante construite par toi et qui nous économise bien des efforts ; cela est ton bien. Et moi-même, il m'arriverait presque de t'envier. Mais c'est cette complémentarité admirable qui fait notre succès. Et à cette heure, nos images surpassent toutes les autres, celles du vieillard de Strasbourg comme celles du voleur de Bocholt. Alors, ami, estime-toi satisfait de ce que le Tout-Puissant t'a accordé. » De cette adjonction sans appel il avait feinté de reléguer l'outil, se contentant de traduire,

seules sur le papier, les subtilités du maître. Mais celui-là même, lassé de sa trop grande facilité, avait fini par définitivement troquer le noir pour la couleur. Il avait cependant maintenu l'atelier, dans lequel on continuait d'imprimer ses plaques et de former à cet art nouveau. À la belle saison, il saisissait ses pinceaux et cavalait le long du grand fleuve imprévisible, répondant aux commandes incessantes. Dans quelques jours, un nouveau départ le conduira vers le colossal chantier de Saint-Étienne, qui, depuis l'autre rive, surplombe les flots argentés. Il est alors temps pour son sombre acolyte de tirer les plaques, gravées en secret.

Dans le demi-jour de cette fin d'hiver, il reprend l'éternelle routine. Sauf qu'aujourd'hui un élan mystique l'anime, puisque les deux figures qui contiennent son âme sont enfin achevées. Une impression unique. Un présent, un lien, une relique d'amitié, destinée à contrer la prochaine distance imposée. Le geste assuré, rôdé par la pratique, il se saisit de l'*albarello* qui conserve le noir pigment. Pilé dans le mortier, il le passe sur le marbre étincelant de blancheur dans la clarté encore hésitante. Mêlé à l'huile de lin, il le maltraite de son couteau, le transforme en une encre grasse, visqueuse à souhait. Le majeur et l'index enlèvent la mixture et l'étalent sans ménagement sur la surface métallique, qu'il vient de retirer de la grille d'un petit brasero. La chaleur de l'objet laisse s'enfoncer paresseusement le mélange dans les tailles. Le cuivre couleur de feu devient d'un noir opaque sous la main qui le masse. De cette intimité surgit un sourire grimaçant sur le visage buriné et ingrat, identique à celui qui se découvre quand la paume asséchée élimine l'excédent d'encre. Après avoir procédé avec la même satisfaction à l'encrage de la deuxième plaque, il sort de la bassine le papier qu'il avait discrètement mis à tremper la veille. Un ballot de chiffes dans chaque main, il expulse vigoureusement le surplus d'eau. Puis, troquant les loques pour une brosse aux poils souples, il caresse la surface épaisse du papier, comme il flatterait l'encolure d'un équidé, et ôte ainsi les derniers résidus d'humidité. Pour éviter que ses mains sales et graisseuses ne la souillent, il saisit la feuille avec de larges pinces et la fait voltiger jusqu'au plateau de la presse, où elle unit en les recouvrant les deux portraits. Rabattant les feutres de laine, il lisse amoureuxment l'ensemble du plat de la main et, dans un équilibre précaire, il agrippe fermement les bras de la roue et tire l'ensemble vers lui, pesant en arrière de tout son poids. En s'actionnant, le bâti grince et gémit, et le cuivre et le papier passent lentement, en entier dans l'étau des lourds rouleaux de chêne. Il frotte lentement ses reins usés, puis soulève prestement les feutres, retourne le papier. Le résultat est, comme à l'ordinaire, parfait.

Les rayons du soleil réchauffent désormais la fin de matinée. Il tire avec force la massive porte de chêne par son heurtoir. Sous les rires des enfants, moqueurs de sa piteuse apparence, il emporte sous le bras, soigneusement calée entre deux petites planches, l'impression encore fraîche. D'ici au départ, dans la soupente donnant sur le cloître, elles sècheront paisiblement à l'abri des regards, comme le souvenir de leur créateur à jamais oublié.



Fig. 1. Monogrammiste i.e., *Paysan avec pain et saucisse*, vers 1490, gravure au burin sur cuivre, Berlin, Kupferstichkabinett. Reproduit dans Max Lehrs, *Geschichte und kritischer Katalog der deutschen, niederländischen und französischen Kupferstichs im XV. Jahrhundert*, vol. VI, 2, Vienne, 1927, pl. 146.



Fig.2. Attribué au monogrammiste i.e., *Oriental sentant une fleur*, vers 1490, gravure au burin sur cuivre, Paris, musée du Louvre, département des Arts graphiques, Collection Edmond de Rothschild. Reproduit dans Lothar Schmitt, *Ludwig Schongauer to Martin Schongauer: Hollstein's German Engravings, Etchings and Woodcuts 1400-1700*, vol. XLIX, Amsterdam, 1999, p. xxxii.

Diplômée de l'École du Louvre et de l'université de Heidelberg en histoire de l'art et muséologie, Aude Briau étudie la réception des artistes des xv^e et xvi^e siècles. Après avoir contribué à plusieurs expositions explorant ce thème (*The Botticelli-Renaissance*, 2015 ; *Otto Dix – le Retable d'Issenheim*, 2016 ; *The World of Bruegel in Black and White*, 2019), elle prépare désormais une thèse de doctorat consacrée aux reprises des gravures de Martin Schongauer dans les arts graphiques autour de 1500.